

Éditions OPHRYS et Association Revue Française de Sociologie

Les discours de la politique by Frédéric Bon; Yves Schemeil

Review by: Gérard Grunberg

Revue française de sociologie, Vol. 34, No. 3 (Jul. - Sep., 1993), pp. 448-452

Published by: [Éditions OPHRYS et Association Revue Française de Sociologie](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3321977>

Accessed: 15/08/2012 09:55

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Éditions OPHRYS et Association Revue Française de Sociologie is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue française de sociologie*.

<http://www.jstor.org>

principes n'entrave en rien leur liberté d'appréciation à l'égard de tel ou tel problème, ni leur manière propre de l'aborder. Sans doute ont-ils observé quelques consignes préalables, mais leur spécialisation dans un domaine particulier leur conférait une latitude dont ils ont usé, donnant au volume une diversité et une atmosphère de liberté qui doivent être marquées.

On ne voudrait pas clore ces quelques pages sans relever une recommandation formulée par Jean Baechler au fil de son article sur la religion : « On lit, écrit-il, ou on devrait lire les grands auteurs moins pour le contenu positif de leurs œuvres, que pour les questions posées, les points de vue adoptés, les démarches suivies ». Il ne s'agit pas de toute évidence de récuser brutalement ou en bloc les conclusions des grands auteurs, ce qui est appelé ici « le contenu positif de leurs œuvres », mais de se demander comment et par quelles voies ils y sont parvenus, non de leur accorder une autorité quasi magique, mais de se laisser guider par eux dans notre propre itinéraire.

Cette recommandation rejoint à n'en pas douter la pensée de Raymond Boudon, insistant dès le premier article du *Traité* sur « l'importance des autres paradigmes ». Repousser les explications globales, totalisantes, « holistes » n'empêche nullement de comprendre que la perspective « individualiste » ne peut prétendre à une situation de monopole. « Il est important de reconnaître, ajoutait-il, que de nombreuses études sociologiques sont d'une importance décisive, bien qu'elles ne doivent rien aux principes de la sociologie actionniste. » Mais celle-ci présente encore un autre mérite. Elle ne nous enferme pas dans la prison d'une explication fermée, le regard tendu sur un monde figé. Considérant que l'initiative des acteurs sociaux ne s'exerce que dans le cadre du contexte particulier dans lequel ils sont placés, elle intègre le changement comme composante de la vie sociale. Elle ne ré-

duit pas le présent à n'être qu'une reproduction du passé. Elle laisse l'avenir ouvert.

Ces remarques ne doivent pas conduire à un scepticisme généralisé ou à un relativisme de mauvais aloi. L'explication dans les sciences sociales n'a pas de caractère absolu. Il n'y a pas pour elles de vérité analogue à celle d'un théorème. Leur grandeur consiste dans la recherche du « pourquoi » des phénomènes observés, c'est-à-dire dans un effort de compréhension. Ce *Traité de sociologie* œuvre dans ce sens et apporte un éclairage précieux sur la société contemporaine.

Alain Girard

Bon (Frédéric). – *Les discours de la politique*, textes réunis et présentés par Yves Schemeil.

Paris, Economica (*Politique comparée*), 1991, 296 p., 175 FF.

En dehors du milieu de la science politique où Frédéric Bon a joué un rôle de pionnier dans les années soixante et soixante-dix, son œuvre scientifique n'a pas la notoriété qu'elle devrait avoir dans les sciences humaines. Ceci est dû pour partie au fait que, disparu prématurément à l'âge de 44 ans en 1987, il n'a pas eu le temps d'écrire le gros ouvrage de synthèse qu'il projetait depuis plusieurs années. Le lecteur dispose certes de plusieurs livres et de nombreux articles. Mais la variété des objets étudiés, des approches et des méthodes utilisées, l'inégal degré d'achèvement des textes, la diversité des influences subies font que cette œuvre, à la fois théorique, épistémologique et méthodologique, ne dévoile pas aisément son unité. Yves Schemeil a tenté le pari de restituer celle-ci en faisant un tri parmi ces productions si diverses dans le but de donner au lecteur un ensemble suffisamment articulé pour qu'il saisisse la logique

d'une pensée et d'un projet scientifiques.

Ce pari, disons-le d'emblée, est pleinement réussi. Yves Schemeil a pris le parti de laisser de côté la plupart des productions quantitatives de Frédéric Bon, directement relatives à la sociologie électorale et politique. Il a préféré restreindre son champ aux textes qui permettent de comprendre par quel cheminement intellectuel, avec quelles préoccupations, quel projet et quelle éthique Frédéric Bon s'était investi dans la recherche quantitative sur les fichiers électoraux et les recherches sur l'opinion publique et les sondages, d'abord à Paris, au Centre d'étude de la vie politique française, puis à Grenoble, au Centre d'étude et de recherche sur l'aménagement du territoire. Ainsi défini et restreint, le corpus retenu constitue un ensemble homogène qui permet de cerner une logique de recherche.

Certes, il faudrait faire référence, pour avoir une vue complète, aux ouvrages plus directement politiques, écrits pour la plupart avec Michel-Antoine Burnier, qui donnent certaines clefs indispensables. Car dans le cas de Frédéric Bon comme dans beaucoup d'autres, en sciences humaines en particulier, il n'est pas illégitime de faire appel à l'itinéraire politique personnel pour appréhender la logique de l'itinéraire scientifique.

Les années soixante ont été pour Frédéric Bon celles du référent théorique marxiste, qu'il s'agisse pour lui de l'utiliser ou plus tard de le critiquer. Et sa rupture avec le marxisme a fait naître chez lui deux types d'interrogations qui, jusqu'à sa disparition, ont orienté sa quête scientifique et philosophique. Fasciné par la force et la permanence des grandes idéologies, il commence à étudier leurs structures et leur fonctionnement. Marqué par son adhésion passée au marxisme comme science, il s'attache à établir de manière claire ce qui sépare les idéologies d'une véritable science de la société.

Son projet central, comme Yves Schemeil, qui a enseigné avec lui à Grenoble, le note dans sa longue et riche préface, est, à travers l'analyse des phénomènes politiques qui le fait se rattacher à la science politique, d'unifier les sciences sociales en empruntant à différentes disciplines les pistes qui lui paraissent les plus fécondes. Car pour lui, la science politique se définit par une catégorie particulière de problèmes, non par une théorie ou des méthodes propres. Pas de scientisme dans cette approche où la préoccupation épistémologique est constante. F. Bon n'ignore pas les effets propres de la constitution d'un champ scientifique, mais il a la conviction que l'autonomisation d'un tel champ est possible et nécessaire. Saussure et Lévi-Strauss sont ses références constantes tant il est convaincu que les relations sociales sont d'abord des phénomènes de langage. Son souci principal est de trouver le métalangage permettant de découvrir les règles générales qui régissent les différents types de langages sociaux. Se situant résolument dans le droit fil du projet lévi-straussien, il reprend à son compte l'intuition, l'utopie diront certains, décrite ainsi par le fondateur de l'anthropologie structurale : « Il y a peu d'espoir que la mythologie comparée puisse se développer sans faire appel à une symbolique mathématique applicable à ces systèmes pluridimensionnels trop complexes pour nos méthodes empiriques traditionnelles ». Tel est le défi, le projet un peu fou, pour reprendre les termes d'Yves Schemeil, qu'il se lance à lui-même. « J'ai la faiblesse de croire que la distinction du langage et du métalangage est possible et que la mathématisation devrait en fournir les moyens », lance-t-il dans ce superbe texte qu'est « La demoiselle d'Avignon ». Il y étudie le fameux feuilleton télévisé diffusé en 1971, dans le but non pas d'identifier l'idéologie qu'il véhicule mais d'analyser cette « œuvre culturelle » comme Lévi-Strauss analyse les mythes, en privilégiant la charpente

logique, c'est-à-dire le récit, pour rendre compte du système de « catégories mentales » impliquées par son interprétation.

La nature de son projet scientifique le fait s'investir, plus qu'aucun autre dans la science politique, dans les mathématiques, l'informatique, la statistique, les banques de données. Pour lui, dans ce souci d'établir la scientificité de sa démarche, la question de l'observation et de la mesure est primordiale. Le savoir doit être cumulatif, et l'observation de régularités statistiques contribue à ce processus. Les données électorales et les données de sondage fournissent alors le matériau dont Frédéric Bon a besoin, d'où son insertion dans le milieu si divers par les origines de ses membres que Jean Touchard est en train de constituer à la Fondation nationale des sciences politiques. L'école de sociologie électorale lui fournit ses fichiers électoraux et sa tradition de la cartographie, celle de psychosociologie, des données d'opinion nécessaires à l'étude de la structuration des attitudes. Entre Alain Lancelot et Jean Ranger d'un côté et Guy Michelat de l'autre, il participe au premier rang à l'homogénéisation nécessaire d'une discipline en pleine transformation. L'observation des régularités statistiques, l'étude de l'organisation et de la permanence des structures du discours, voici les activités dans lesquelles il va alors s'absorber. Et son investissement dans l'informatique, avec Guy Michelat, permet à la discipline de progresser rapidement dans le traitement quantitatif des données (séries électorales, données de sondage, etc.). Pour autant son souci épistémologique constant lui permet d'accompagner cet investissement méthodologique de mises en garde permanentes, comme en témoignent son livre sur les sondages d'opinion (1) ou les textes opportunément retenus par Yves Schemel, « Chiffrage et déchiffrage de l'information » et

« Questions de méthode ». Dans « Chiffrage et déchiffrage de l'information », il s'interroge sur les raisons qui expliquent le fétichisme de nos sociétés pour le nombre et avance l'idée que ce phénomène est lié au fait que la science a remplacé la théologie comme l'instance qui dit la vérité. Pour lui, le système numérique est pour les individus un outil indispensable à l'intelligibilité du monde contemporain. De même, il appelle à une vision critique et à un débat scientifique sur la méthodologie des sondages, en particulier sur le problème de l'accessibilité différentielle des catégories de citoyens aux sondages d'opinion. Sa croyance dans la nécessité de la mesure et sa lucidité sur tout ce qui peut fausser celle-ci l'ont conduit à une attitude d'extrême vigilance quant à la qualité des données utilisées et quant à leur statut épistémologique.

Si Frédéric Bon a comme premier souci de séparer conceptuellement science et idéologie, en reprenant la distinction poppérienne – un énoncé scientifique peut être falsifiable, pas un énoncé idéologique –, sa fascination pour la force et la permanence de leurs schémas le conduit à faire des idéologies un objet d'étude privilégié. Tout naturellement, son expérience personnelle le pousse à s'intéresser d'abord au communisme et au fonctionnement des partis marxistes. Il entend mettre au jour le système de pensée implicite qui rend possible le discours idéologique. Il distingue ainsi le noyau qui en constitue l'invariant et les variantes idéologiques utilisées selon la conjoncture et les besoins du moment. Ici c'est à Kuhn que fait appel Frédéric Bon, et à ses recherches sur le développement de la science. Constatant que les idéologies sont non seulement durables mais que ceux qui les manipulent font tout pour les modifier au minimum, Bon estime que les grandes idéologies ne peuvent être détruites ou modifiées substantiellement que par de grands ébranlements historiques et que, excepté ces moments

(1) *Les sondages peuvent-ils se tromper ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.

rare et particuliers, le processus normal d'une idéologie est de se dégrader lentement. D'où la prévision faite il y a près de 25 ans : « Si l'on doit hasarder un pronostic, c'est moins un changement de l'idéologie communiste qu'un amoindrissement progressif de son rôle qu'il faut prévoir ».

Mais ce qui paraît le plus intéressant dans le cheminement de Bon, c'est que son regard sur les idéologies va se modifier graduellement. Soucieux au départ de distinguer science et idéologie et de mettre en perspective la logique particulière de leur fonctionnement, afin d'établir la spécificité de la première, il va peu à peu réévaluer le rôle social de la seconde.

Ceci est déjà visible dans le texte « Qu'est-ce qu'un vote ? » reproduit dans ce volume. A partir de l'analogie entre mythe et idéologie, Bon estime que le clivage gauche-droite qui est le grand opérateur symbolique organisant les comportements électoraux fonctionne comme un mythe dans la mesure où, comme celui-ci, il introduit de l'intelligibilité dans le chaos : le discours politique opère, à la manière du discours mythique, une réduction d'un univers complexe et inintelligible à un petit nombre d'oppositions et ramène un système de conflits multidimensionnels à quelques conflits fondamentaux. Pour lui, les catégories de la gauche et de la droite existent d'abord comme des formes de l'expression politique avant de se définir par un contenu. C'est sur le clivage gauche-droite que se sont rabattus différents couples d'oppositions. Ressources fondamentales pour les citoyens comme pour les hommes politiques, les idéologies apparaissent avoir alors une fonction essentielle dans le fonctionnement des sociétés. Faisant son autocritique partielle dans son important texte « Langage et politique » du *Traité de science politique* (2), repris dans le présent volume, il redéfinit le rôle des idéologies : « Se limiter, comme je le faisais il y a quinze ans, à observer que

les énoncés sont invérifiables est se condamner à ne voir qu'un aspect du phénomène. Cette propriété négative au regard des canons de la science est la contrepartie d'une propriété essentielle à l'organisation des pratiques sociales. L'idéologie se donne ainsi les moyens de donner un sens à tous les événements de la vie politique et de structurer les modalités d'action ». Faisant encore appel à Kuhn, il réexamine les raisons pour lesquelles les idéologies se modifient peu au cours du temps. Les opérations idéologiques mobilisent des ressources intellectuelles considérables et une rhétorique très élaborée, écrit-il. Changer un schéma mental est très coûteux, et les cultures ne s'engagent dans cette direction qu'en dernière extrémité. Il reprend à son compte l'affirmation de Kuhn concernant les paradigmes scientifiques : « Le renouvellement des outils est un luxe qui doit être réservé aux circonstances qui l'exigent ». D'une certaine manière, il inverse sa perspective initiale en estimant que le « travail » effectué par l'idéologie est plus difficile que celui effectué par la science. La science écarte de son champ les contradictions qu'elle ne peut résoudre. L'idéologie, comme le mythe, doit les gérer.

Mais comme la science celle-ci doit, à sa manière, dire la vérité. « Une idéologie ne saurait survivre durablement si elle échoue à mobiliser à son service les formes dominantes de la vérité. Plus encore que la pensée mythique, les idéologies sont condamnées à vivre d'emprunts », conclut-il. « L'idéologie comme le mythe constituent des ensembles structurés dont la cohérence n'a rien à envier à la pensée scientifique. » La boucle est bouclée. Une science des idéologies est possible et nécessaire. Voilà pourquoi, en particulier, il prend au sérieux les enquêtes d'opinion publique

(2) Ouvrage dirigé par M. Grawitz et J. Leca, Paris, PUF, 1985.

qui fournissent un matériau précieux pour ce type d'études. Son itinéraire l'a conduit à passer de l'interprétation sociale à l'interprétation idéologique et, suivant les analyses de Dumézil sur la mythologie comparée, à comparer « le mental au mental » sans postuler « l'homologie du mental et du social ». Ce qui lui permet de dépasser très tôt certaines objections stimulantes présentées par Pierre Bourdieu sur la notion d'opinion et la pertinence scientifique des études menées à partir de ce matériau. En particulier, une étude menée avec Daniel Boy sur les représentations de la science lui a permis de rompre avec la vision « savante » de la distinction fondamentale entre « représentations cultivées » et « représentations populaires » : « La représentation cultivée de la science n'est pas plus scientifique ou adéquate à son objet que la représentation populaire. Elle s'organise simplement en fonction d'une logique différente ». Pour lui, les représentations de la science, même dans les couches cultivées, ne sont pas scientifiques. La science elle-même est objet de croyance. Il n'y a pas de raison de distinguer une vision cultivée d'une vision populaire : « Une société, même fondée sur le développement scientifique et technique, doit sans doute accorder sa part à la pensée mythique ». D'où la possibilité de considérer que toutes les opinions se valent, même si les logiques de leur production sont différentes.

La maladie a empêché Frédéric Bon de rassembler lui-même toutes les pièces du puzzle scientifique qu'il avait constitué à partir de ses multiples réflexions, lectures et recherches. Cette ambition pouvait paraître un peu démesurée. Et pourtant l'ensemble des textes retenus par Yves Schemeil permet à la fois de restituer la cohérence de son projet et de comprendre l'influence qu'il a eue sur une génération de chercheurs en science politique. Ses investissements dans la recherche empirique s'appuyaient sur une culture réelle, une cu-

riosité sans cesse en éveil et une réflexion épistémologique qui agissaient de manière permanente comme un ensemble de garde-fous contre l'empiricisme et le scientisme. Il croyait à une science pluraliste et, comme ses écrits satiriques avec son compère Burnier en témoignent, il détestait plus que tout le sectarisme et l'esprit de sérieux, ce qui ne veut pas dire le sérieux de l'esprit.

Gérard Grunberg

CEVIPOF, Paris

Coutrot (Laurence), Dubar (Claude) (eds). – *Cheminements professionnels et mobilités sociales.*

Paris, La Documentation Française (CEREQ, CNRS-IRESCO), 1992, 372 p., 150 FF.

Issu d'un séminaire organisé en 1991 et 1992 conjointement par le CEREQ et le LASMAS-CNRS, l'ouvrage rassemble quinze contributions consacrées, principalement, à l'étude des formes de mobilité professionnelle observées dans la période récente. Une bonne part repose sur des élaborations de données d'enquêtes réalisées par l'INSEE (enquêtes FQP, enquête « Carrière et mobilité » de 1989) ou par le CEREQ (Observatoire des entrées dans la vie active). Si les résultats factuels ne manquent pas, l'intérêt principal et la raison d'être de ce livre à plusieurs voix réside davantage dans l'exposition, souvent précise, de méthodes nouvelles ou peu connues pour tirer davantage des données qu'il ne se fait usuellement et, notamment, pour développer des analyses longitudinales des trajectoires de carrière. On ne sous-estimera pas non plus les apports à la discussion théorique, qu'il s'agisse du marché interne d'entreprise, des deux marchés de Doeringer et Piore, du capital humain ou encore des réseaux selon